LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. – N° 158

JEUDI 7 JUIN 1900

ABONNEMENTS	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

ÉLECTION AU CONSEIL GÉNÉRAL

DU PAS-DE-CALAIS

du 10 juin 1900

CANDIDAT RÉPUBLICAIN-SOCIALISTE

E. BASLY

Député, Maire de Lens

Une élection au Conseil Général doit avoir lieu le dimanche 10 juin, dans le canton de Lens, pour remplacer M. Desprez, décédé.

Les diverses organisations ouvrières de ce canton se sont mises d'accord pour présenter la candidature du citoyen Basly.

Nous nous félicitons de ce choix.

Basly ne professe pas toutes nos idées, mais l'éloquence, le dévoûment et l'abnégation qu'il a mis depuis des années déjà longues, au service des travailleurs du Bassin houiller, lui ont conquis trop de sympathies méritées pour que nous ne lui donnions pas notre plus large et plus fraternel appui dans la nouvelle lutte qu'il engage en faveur de la démocratie.

Nous saluons donc Basly porte-drapeau des revendications ouvrières au Conseil Général dans les mêmes sentiments qui nous l'ont fait saluer comme candidat à la députation et au Conseil municipal de Lens.

Mais ce n'est pas seulement à l'homme politique que vont nos meilleurs vœux ; c'est aussi au collaborateur et à l'ami.

Si, comme nous n'en doutons pas, les ouvriers du canton de Lens savent reconnaître les services rendus et s'ils veulent que leurs intérêts soient soutenus avec talent et énergie à l'assemblée départementale, ils voteront en masse pour le citoyen Basly qui, mieux que tout autre, connaissant leurs besoins et leurs aspirations, saura leur faire rendre justice dans la mesure des nouvelles attributions qu'il leur demande, non point pour une vaine ambition, mais afin de les servir plus utilement encore.

LA RÉDACTION.

PARIS-NATIONALISTE

Les travailleurs sont restés en grande majorité fidèles au socialisme ; ils ont même accentué leur mouvement vers la gauche et ils ont précisé avec plus de netteté que jamais leur volonté d'arriver à la République sociale.

Par contre, la bourgeoisie parisienne presque tout entière a rejeté l'opportunisme et le radicalisme républicains qu'elle avait acceptés depuis 1870 ; elle s'est jetée la tête la première dans le marécage de la réaction et du premier coup elle est allée jusqu'au fond.

Maintenant que le premier moment de stupéfaction est passé, il est intéressant de chercher la cause de ce revirement soudain de la part des boutiquiers et des gaudissarts de la capitale.

A première vue, elle paraît jurer avec le sens commun.

En effet, nos gouvernants, pour faire plaisir à la bourgeoisie parisienne, ont organisé l'Exposition de 1900.

On a voulu attirer non seulement les provinciaux, mais aussi les étrangers à Paris.

Il s'agissait bien entendu de leur faire vider leur bourse dans les hôtels, les restaurants, les cafés, les théâtres, les brasseries, les Moulins rouges et roses, les... etc., et surtout dans les magasins et bazars où l'on se procure, à haut prix, un délicieux « *Rien du tout* » qu'on appelle « l'article de Paris ».

Or, c'est juste le moment où l'ouverture de la grande foire mondiale attire les étrangers de tous les coins de la planète, que les boutiquiers parisiens ont choisi pour se proclamer nationalistes !

C'est alors qu'ils ont acclamé le grand polichinelle que le gouvernement a cru devoir envoyer en villégiature en Espagne ; qu'ils ont voté en masse pour les paillasses dont le programme est «Guerre économique et, au besoin, guerre politique aux étrangers. »

L'élan a été si vif, si passionné, qu'il aurait suffi, pour se faire élire conseiller municipal en tête de liste, de déclarer, en réunion électorale, qu'il fallait profiter de l'Exposition pour renouveler les Vêpres siciliennes !

Il y a vraiment de quoi stupéfier même les gens qui connaissent l'âme d'un boutiquier parisien.

Il est juste d'ajouter que les étrangers ne paraissent pas beaucoup s'émouvoir des injures et des menaces qui leur sont prodiguées par les *notabilités* de la capitale qui les a invités. Ils affluent de tous côtés, comme s'ils faisaient fi de la façon nouvelle et peu banale dont on pratique la vieille politesse française à leur égard.

Au fond, cela nous fait un peu honte à nous autres provinciaux, qui avons conservé le culte de l'honneur national. Heureusement que celui-ci est sauvegardé par la dignité du vrai peuple parisien, car, vraiment, le rôle qu'on fait jouer à notre capitale est indigne.

Evidemment, la classe saine et profondément honnête des travailleurs reste seule dépositaire aujourd'hui des traditions généreuses de la nation française.

Quant aux bourgeois parisiens, ils sont devenus riches et par conséquent corrompus ; adorateurs passionnés du veau d'or, ils sacrifient tout à son culte.

Ils sont aujourd'hui nationalistes, mais n'ayez crainte, ils seront cléricaux demain.

Les expositions universelles commencent à s'user, puisqu'elles n'arrivent que tous les onze ans. Il faut trouver autre chose pour attirer l'argent des gogos provinciaux et étrangers.

Pour cela, le Sacré-Cœur de Montmartre avec ses pèlerinages est tout indiqué.

Le Paris-bazardier et vendeur de futilités, marchand de plaisirs, doit donc forcément faire alliance avec le jésuitisme, car son intérêt l'exige.

On fera des miracles, on installera au besoin le pape à Paris ; on déterminera un large mouvement de tous les peuples catholiques vers la capitale des plaisirs faciles.

Où Rome embarrassée de sa maussaderie et de sa tristesse, a échoué, Paris frivole, amusant et légèrement canaille réussira.

Il se produira vers notre capitale un fleuve d'or qui dépassera en largeur le Nil, l'Amazone et le Missouri réunis.

Ce rêve doré obsède le boutiquier parisien ; il sait que pour le réaliser il lui faut devenir clérical : il le deviendra.

Naturellement, aussitôt que le courant sera bien établi, il se déclarera carrément libre-penseur.

Le bourgeois parisien est, au fond, profondément sceptique et puis, il entend bien déclarer aux étrangers qu'il exploite, comme aux provinciaux qu'il plume, qu'il se fiche d'eux.

Les bourgeois de l'étranger ne l'ignorent pas plus que ceux de la province, mais ils n'en iront pas moins longtemps encore, dépenser leur argent dans Paris.

Jouisseurs, comme tous les enrichis qui se respectent doivent l'être, ils vont s'amuser dans la ville du monde qui sait le mieux leur procurer les plaisirs qui flattent leur immoralité et réveillent leurs sens blasés.

Il en sera ainsi jusqu'au moment où la logique implacable des choses fera sortir le Socialisme des excès mêmes de la bourgeoisie capitaliste.

Qui sait si ce n'est pas dans Paris frivole et jouisseur que retentira le premier coup de cloche de la Révolution Sociale ?

Ch. BRUNELLIÈRE.

LA BELGIQUE MILITAIRE

Si, en France, « l'impôt du sang » est à peu près — nous disons *à peu près*, — généralisé, il n'en est pas de même chez nos voisins, les Belges.

En ce pays, où se déverse la puante Espierre, le service militaire est établi sur un régime scandaleux : le tirage au sort y est compliqué du remplacement, — c'est-à-dire que, moyennant finances, les « fils de famille » font porter le sac aux gueux.

De tous temps, nos amis socialistes ont protesté contre cet abus inique. Ils ont, hélas ! jusqu'à présent, clamé dans le désert.

Leurs efforts, toutefois, n'auront pas été vains. Voici que la Belgique prolétaire se réveille, qu'elle regimbe sous le sabre et la botte.

Et c'est la garde civique qui lève l'étendard de la révolte !

Naguère, la garde civique avait un caractère plutôt familial. C'était comme qui dirait nos canonniers sédentaires lillois. Mais, depuis quelque temps, le Gouvernement clérical de M. Léopold (de Mérode) lui a imposé un règlement d'une rigueur plus que prussienne.

Les chefs de la garde, nommés à vie, ont sur leurs subordonnés des droits exhorbitants et comme ils sont, pour la plupart, de fort beaux spécimens d'arrivistes aussi brutaux que bourgeois et cléricaux ils abusent de leur pouvoir.

Ils jouent avec le feu ; car le tempérament belge, pour être placide, n'en est pas moins très indépendant.

On l'a vu l'autre jour, à Anvers, où la Garde s'est révoltée, administrant une formidable raclée à trois ou quatre galonnés insolents qui s'étaient cru tout permis.

Cette scène est d'autant plus symptomatique qu'elle n'est pas accidentelle et particulière. A Verviers et à Liège, le mécontentement contre les traîneurs de sabre est tout aussi vif, et l'on peut présager des troubles prochains et plus graves encore que ceux qui se sont produits à Anvers, d'autant que l'Autorité a pris des mesures répressives qui ne peuvent que surexciter les esprits.

Ainsi, par ordre du général Verstraete, inspecteur de la Garde, chaque officier sera porteur, dorénavant, de plusieurs ordres d'écrou en blanc et il pourra faire emprisonner, sur le champ, sans autre forme de procès, quiconque ne lui plaira pas.

C'est l'établissement de la lettre de cachet militaire, le régime du bon plaisir dans ce qu'il a de plus odieux.

Ces mesures, comme bien on pense, ont soulevé un *tolle* général dans le Parti Ouvrier et dans le parti libéral. La question sera portée à la tribune de la Chambre et le Gouvernement de Léopold et S. M. Léopold elle-même, se ménagent un douloureux réveil s'ils se refusent à réfréner le zèle inintelligent de quelques soudards mal éduqués et pleins de morgue.

Les dernières élections législatives et provinciales qui ont si nettement marqué la profonde désaffection du pays pour le régime clérical, devraient pourtant servir de leçon aux gouvernants belges.

Mais il semble que ces gens-là croient en la pérennité de leur pouvoir et c'est pourquoi ils singent imprudemment la dictature envers un peuple vigoureux et assoiffé de liberté.

Nous craignons fort que, bientôt, ils n'apprennent à leurs dépens que les fusils des gardes civiques peuvent servir à d'autre chose qu'à de vaines manœuvres ou à de grotesques parades.

Il y a longtemps, en effet, que le feu révolutionnaire couve sous la froideur flamande et ce n'est pas en militarisant à outrance la Belgique travailleuse qu'on l'éteindra ; — au contraire !

G. SIAUVE-EVAUSY.

Nous publicrons demain un article de SIAUYE-EVAUSY sur la Grève des Fileurs de Lille.

L'ÉLECTION LÉGISLATIVE

de la deuxième circonscription de Douai

On sait qu'une élection législative doit avoir lieu, le 24 juin, pour remplacer M. Raoul des Rotours, récemment décédé.

En vue de cette élection, un congrès radical a été tenu, lundi, à Somain.

Par 87 voix sur 111 votants, M. Herbo, maire d'*Orchies*, élu la veille conseiller général, a été choisi comme candidat. Les autres suffrages se sont portés sur les noms de MM. Debierre, adjoint au maire de Lille, et Dumont, professeur d'agriculture à Douai.

M. Debierre avait décliné toute candidature et l'on dit que M. *Herbo* n'accepte pas l'honneur d'aller à la bataille.

Jusqu'à présent, le Parti ouvrier n'a pas pris de décision, quant à cette élection. Nous ne pensons pas qu'il s'en désintéresse étant donnés surtout les résultats inespérés obtenus dans cette circonscription à quelques mois d'intervalle par nos amis Georges Devraigne et François.

En tout cas, nous réserverons toute appréciation jusqu'à la décision du Comité fédéral, espérant bien qu'on fin de compte, toutes les forces démocratiques s'uniront pour conquérir à la République une circonscription jusqu'alors inféodée à la réaction.

Echos & Nouvelles

On a souvent l'habitude de dire que le mariage est une loterie. Mais sait-on qu'à Smolensk, en Russie, la maxime dont il s'agit est mise en pratique ? Le sort seul, en effet, y préside aux unions, de la manière suivante :

Tous les trois mois, généralement en mars, juin, septembre et décembre, dans la première semaine du mois, une jeune fille à marier est tirée en loterie. Elle doit se tenir en permanence chez elle pendant au moins huit jours, à la disposition des candidats qui pourraient se présenter.

Après quoi, sous les auspices de la municipalité, a lieu l'émission des billets, toujours au nombre de 5,000 et au prix d'un rouble d'argent chacun. Dès que tous les billets sont pris, et cela n'est pas très long en général, on tire la loterie et le gagnant a le droit d'épouser le « gros lot » avec sa dot de 5,000 roubles, autrement dit 13,450 francs.

Maintenant, il va de soi que la jeune personne a aussi le droit de refuser le gagnant s'il ne lui convient pas ; mais, dans ce cas, elle doit alors partager avec lui la dot. On dit, du reste, que ces refus sont rares.

⁂

NOUVELLES A LA MAIN

Un jeune avocat défend une cuisinière accusée d'avoir trop fait danser l'anse du panier.

Il débute ainsi :

— Le tribunal ne saurait trop méconnaître ma compétence pour les questions se rattachant au ménage, à la cuisine ; ne suis-je pas avocat d'office ?

— o —

Madame entre à l'improviste à la cuisine et surprend sa femme en train de boire du madère à la bouteille.

— Vraiment, Joséphine, je suis étonnée...

Joséphine, sans s'émouvoir outre mesure :

— Eh bien... qu'est-ce que je dirais, moi qui croyais Madame sortie !

CHRONIQUE

Les atrocités militaristes

RÉCIT D'UN PRISONNIER BOER

On ne lira pas sans une poignante émotion le récit suivant des horreurs et des atrocités militaristes commises par les soldats anglais dans l'Afrique du Sud.

Ce récit est une déclaration faite sous serment par M. Fritz Karel Kannemeyer, de Klerksdorp, qui combattait avec les Boers et qui fut pris par les Anglais à Elangslaagte, interné à Simonstown, d'où il s'échappa le 6 avril dernier.

Prisonniers massacrés

Au combat d'Elangslaagte, quand les combattants boers eurent épuisé leurs cartouches et que les lanciers anglais arrivèrent à une distance d'une vingtaine de mètres d'eux, Kannemeyer jeta son fusil et leva les bras en l'air, imitant son voisin du nom de Smith. Un sous-officier des lanciers ayant trois galons, déchargea trois fois son revolver sur Kannemeyer, qui eut la présence d'esprit de se baisser à chaque coup et ne fut pas atteint.

Son voisin Smith fut atteint à la jambe ; il avait essuyé deux coups de feu toujours du même sous-officier. A cent pas environ à la droite de Kannemeyer se trouvaient Bleignaud et Van Aswegen qui tous deux avaient également déposé les armes et levé les bras en l'air. Bleignaud, qui se trouvait immédiatement à côté de Van Aswegen, a déclaré à Kannemeyer qu'un officier anglais ayant une petite couronne sur l'épaulette fendit d'un coup de sabre la tête à Van Aswegen, bien que celui-ci eût les bras levés.

Robertson a déclaré à Kannemeyer qu'il a vu le fait suivant : des soldats de l'infanterie anglaise crièrent à un vieillard blessé de se lever ; celui-ci essaya de se mettre sur ses genoux, puis retomba. Alors un des soldats anglais lui brûla la cervelle.

Une partie des prisonniers boers, parmi lesquels était Kannemeyer, fut amenée à la station d'Elandslaagte, où on les laissa toute la nuit sans abri. Pendant ce temps, Kannemeyer entendit des coups de feu dans la direction du champ de bataille.

Kannemeyer confirme ce qu'on sait déjà sur le traitement infligé aux prisonniers boers à Ladysmith, à Pietersmaritzburg et à bord du transport d'où l'on avait débarqué des chevaux, et sur lequel, sans prendre la peine de le nettoyer, on entassa les prisonniers boers.

A Simonstown, ils furent amenés à bord de la *Penelope*, de là sur la *Manilla* ; sur la *Manilla* furent amenés également les blessés convalescents. Ceux-ci avaient encore les mêmes vêtements tachés de sang qu'ils portaient en combattant. C'est à ce moment-là seulement que les prisonniers furent autorisés à laver leurs vêtements.

De la *Manilla* ces prisonniers furent amenés sur la *Catalonia*. Ils ne pouvaient obtenir de l'eau pour se laver la figure que tous les trois jours. Sur la *Catalonia*, une partie du pont seulement était assignée aux 400 prisonniers. Ils y étaient tellement serrés qu'ils étaient forcés de passer le temps debout et sur place sans pouvoir marcher.

Presque tous les jours il se produisait des mutineries. Les Boers d'un certain âge, à force de rester debout, voyaient enfler leurs jambes, la cheville notamment devenait si volumineuse qu'on ne pouvait pas l'entourer avec les deux mains. Ce fut le cas de Thomson et de Penn.

Les premiers huit jours, il n'y eut aucun médecin à bord ; il arriva alors un certain docteur Fisher qui, pendant trois semaines, fut ivre tous les jours. Ce n'est que dans le camp de Simonstown que les prisonniers trouvèrent des cours médicaux suffisants.

Après la délivrance de Kimberley, on vit arriver comme prisonnier le field-cornet Van Vuren pris par les lanciers de French.

Van Vuren fut pris en même temps que deux de ses neveux, deux frères. Une fois désarmés et dépouillés de leur argent. On les plaça tous les trois sur un rang. Les deux neveux furent fusillés par les lanciers. Van Vuren fut blessé au côté droit. Il dut la vie à l'arrivée inopinée d'un officier qui mit fin à ce massacre.

Van Vuren, quoique blessé, fut forcé de courir devant les chevaux, à plusieurs reprises pendant le trajet qui était d'une dizaine de kilomètres ; leurs sabots le frappaient sur les talons. Pendant trois semaines, il ne put se tenir debout.

Jeux de sauvages

Baumann, qui montait la garde près de Kimberley et ignorait l'arrivée des troupes de French, déclara qu'il fut assailli par des lanciers. Il dut se rendre avec un de ses compagnons. Les lanciers placèrent le compagnon de Baumann à *cinquante mètres* d'eux, puis ils se livrèrent sur lui au jeu de « pigsticking » (en français : piquer le cochon). Ils couraient sur lui et le perçaient de leurs lances.

L'homme tomba après avoir reçu quatre coups. Alors un des lanciers descendit de cheval en disant : « Je vais le sortir de cette vie de misère », et il l'acheva d'un coup de revolver.

Ce fut ensuite le tour de Baumann, mais on l'autorisa à parer les coups de lance avec son sac et au cri de : « Maudits Boers, nous vous tuerons tous ! » les lanciers foncèrent sur lui.

Baumann fut assez heureux pour parer presque tous les coups avec le sac. Il n'eut, sauf une blessure de quatre pouces de profondeur dans les reins, que des écorchures dans les jambes.

Les lanciers, fatigués du « piegsticking », s'amusèrent ensuite au jeu qu'ils appellent le « limoncutting ». Ce jeu consiste à fendre en deux une orange fixée sur le haut d'un bâton. C'est sur la tête de Baumann que les lanciers s'exercèrent. Un d'eux lui enleva son sabre et un morceau de cuir chevelu grand comme la main.

Bien qu'inondé de sang, Baumann fut forcé de courir devant les chevaux sous peine d'être tué d'un coup de revolver. A bout de forces, épuisé par la perte de sang, il tomba par terre en demandant aux Anglais de l'achever. Les soldats anglais le laissèrent en arrière.

Plus tard il fut ramassé par une ambulance et transporté à l'hôpital de Kimberley. Il reçut la visite d'un officier à qui il raconta ce qui s'était passé. L'officier haussa les épaules en disant : « Cela ne me regarde pas ! »

Interné dans le camp de Simonstown avec les autres prisonniers blessés de Cronje, Baumann raconta à Kannemeyer tout ce qui précède. Baumann a soigneusement conservé le sac où se voient les traces des coups de lance.

Odieuses vengeances

Lorsque des épidémies éclatèrent sur les bâtiments où étaient internés les prisonniers de Cronje, on prit, dans le camp de Simonstown un certain nombre de Scandinaves, d'Allemands, de Hollandais, d'Irlandais et d'Américains, au total 160 hommes, qu'on transporta sur les bâtiments infectés d'où l'on retira un même nombre de Boers malades qui furent conduits au camp de Simonstown.

Afin de donner de meilleurs soins aux Boers malades, plusieurs familles afrikanders offrirent de leur envoyer deux médecins et dix infirmières. Les Anglais refusèrent.

La nourriture était la même pour les malades que pour les hommes valides. En même temps que le mauvais service médical, elle fut la cause de nombreux décès.

Du 21 octobre au 6 avril, les prisonniers de guerre ne reçurent aucun vêtement des autorités anglaises. Au camp de Simonstown les rations journalières étaient à peine suffisantes pour empêcher les hommes de mourir d'inanition.

A trois reprises différentes, on ne donna rien à manger aux prisonniers pendant vingt-quatre heures, et le hasard voulait que ceci arrivât chaque fois que les Anglais avaient subi un revers : la première fois, lorsque les Anglais furent enlevés à Nicholson's Neck ; la seconde fois, lorsque les Boers enlevèrent le convoi de French ; la troisième fois, lorsqu'on connut l'affaire de Tabanchu, où les Anglais perdirent sept canons.

L'évasion

Kannemeyer s'échappa de la façon suivante.

Le premier tunnel creusé par les prisonniers, dans le camp de Simonstown, fut découvert immédiatement après. Les prisonniers en creusèrent un second. Afin, le tunnel une fois fini, de pouvoir reconnaître le terrain et voir où il aboutissait, les mineurs avaient pratiqué, à l'aide d'un bâton, un petit trou jusqu'à l'air libre.

Malheureusement, l'officier de service, accompagné d'un grand terre-neuve, vint à passer près de la place où se trouvait la petite ouverture. Le chien découvrit le trou et se mit à gratter, fit ébouler la mince paroi que les Boers devaient percer la nuit suivante et le tunnel fut de nouveau découvert.

Cette seconde tentative souterraine ayant échoué, les prisonniers trouvèrent moyen de pratiquer une ouverture au ras de terre, dans la clôture, qui était en mailles de fer. Trente prisonniers réussirent à passer par cette ouverture en guettant le moment où la sentinelle se retournait. Toutes les tentatives de corrompre les sentinelles avaient échoué.

Les fugitifs atteignirent le bord de la mer. En rampant, ils se glissèrent le long du rivage pour ne pas être découverts par la chaloupe anglaise armée d'un maxim, qui surveillait le camp du côté de la mer. Ainsi ils

FEUILLETON DU 7 JUIN. — N° 78

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

DEUXIÈME PARTIE

VII

C'était à ses yeux une complicité morale d'être le témoin des faits monstrueux qui allaient avoir pour théâtre le taudis de la mendiante !...

Et la Frochard avait bien dû se douter de ce qui se passait dans la conscience de son fils, lorsque, la veille, elle l'avait congédié au moment de commencer ce qu'elle appelait cyniquement « l'éducation de son gagne-pain ».

Or, pendant toute cette soirée, le rémouleur avait stationné dans le voisinage de la rue de Lourcine.

Assis sur les bords de la Bièvre, il se livrait aux plus sombres réflexions.

Il songeait au moyen de secourir l'infortunée. Son âme apitoyée s'obstinait dans de platoniques fureurs contre la créature sans entrailles qui allait ajouter une infamie de plus à la liste déjà si longue de ses méfaits.

Dans son émotion, Pierre se souvenait de toutes les misères, de tous les mauvais traitements qu'on lui avait infligés, et aussi de toutes les lâches concessions auxquelles il avait dû se soumettre, pour obtenir un peu de paille dans le taudis maternel, et un peu de pain qu'il gagnait si péniblement pour toute la famille.

Alors qu'il se trouvait en présence d'un nouveau crime qu'allait commettre sa mère, le pauvre garçon se rappelait les désespoirs qui l'avaient étreints, par moments, et qui auraient poussé à la révolte tout autre que lui faible entre les faibles, dont son frère avait raison sur lui d'un coup de poing qui lui crevait le dos, d'un coup de pied qui lui brisait une jambe...

Et c'est en s'enfonçant ainsi dans tous les souvenirs douloureux de sa vie que Pierre déplorait aujourd'hui, plus que jamais, sa faiblesse qui lui interdissait toute intervention et cette timidité qui le rendait inutile à Louise, comme il avait été inutile à lui-même, lorsqu'il s'était agi de résister aux dures exigences de sa mère, de se défendre contre les brutalités de Jacques...

Et, tout en réfléchissant ainsi, le rémouleur avait passé, sur le bord de la petite rivière, bien des heures pour attendre la nuit, avant de retourner dans la masure de la rue de Lourcine.

Puis, le moment venu de réintégrer le taudis, il s'était décidé à se mettre en route, longeant les murs, et redoutant les algarades maternelles, il avait ouvert la porte sans bruit et s'était glissé en tapinois dans un coin de l'infect rez-de-chaussée...

Il avait attendu, afin de n'arriver que lorsqu'il supposait que sa mère serait endormie.

Mais la Frochard était trop surexcitée par la colère pour songer à prendre du repos.

Elle s'était, ainsi qu'elle le disait, *donné du cœur*, en dégustant plusieurs petits coups d'eau-de-vie. Il lui fallait de la force et de l'énergie pour l'odieuse besogne qu'elle allait accomplir.

C'était, comme on le sait, pour séquestrer et torturer une pauvre aveugle, inoffensive, et dont l'existence ne tenait qu'à un souffle, que cette misérable avait besoin de se surexciter de la sorte.

Lorsque Pierre eut pénétré dans le taudis, la mégère le reçut avec cette fureur concentrée qui avait produit le bourdonnement de voix qui avait mis en éveil l'attention de la prisonnière, jusque-là toute à sa douleur...

Pierre avait laissé se déchaîner la colère de la mendiante ; sans répondre, il était allé s'asseoir dans le coin où il remisait sa boutique.

Il s'y était tenu coi, la tête penchée sur la poitrine, pendant que l'énergumène dégorgeait contre l'aveugle tout le fiel qu'elle avait dans le cœur.

La Frochard ne s'était arrêtée que, lorsque épuisée, vaincue par la fermentation de l'alcool, elle était allée rouler sur son lit, en proférant les plus épouvantables menaces à l'adresse de la prisonnière...

C'était également le moment où, affolée et n'y pouvant plus tenir, la pauvre aveugle avait perdu connaissance.

Cette nuit-là, Pierre ne devait pas dormir...

Lorsque sa mère eût cédé à l'ivresse qui l'avait abattue, le pauvre diable éprouva comme un remords cuisant de demeurer, ainsi spectateur d'ignominies sans nom...

Sa tête se mit à travailler, ressassant les mêmes idées sans pouvoir arriver à prendre une décision énergique.

Il arrivait parfois, à se donner un simulacre de courage et cherchait à se persuader qu'il parviendrait à épargner bien des souffrances à sa chère protégée.

— « Non, se disait-il en relevant la tête, je ne la laisserai pas mourir de faim ! »

Et lançant un regard irrité à la mégère endormie, il ajoutait :

— « Ce serait une infamie !... un crime abominable ! »

A défaut de courage pour la lutte ouverte contre sa coupable mère, à défaut de l'audace qui eût pu lui faire tenir tête à Jacques, le rémouleur songeait à user de dissimulation et de ruse pour arriver au but qu'il se proposait...

Aussi, lorsque après une longue hésitation il se fut arrêté à un projet éprouva-t-il un peu de soulagement à la bonne pensée qui lui était venue.

Et, au sourire qui illumina son visage lorsque, du revers de la main, il eût essuyé ses yeux où roulaient des larmes on eût pu deviner que ce frère du souteneur, ce fils d'une mendiante et d'un supplicié, se sentait presque réhabilité !...

Tout à coup, au moment où il s'abandonnait ainsi à un des rares moments de satisfaction qu'il éprouvait, Pierre tressaillit.

La Frochard venait de se réveiller en sursaut, et, debout, dans l'attitude d'une furie, l'ignoble créature montrait son poing fermé à son fils.

Puis ses regards rendus vitreux par l'ivresse se dirigeaient vers la porte du grenier.

La mendiante s'était éveillée au milieu d'un cauchemar qui lui avait montré son fils cherchant à lui enlever sa victime et Louise parvenant à lui échapper...

Alors, dans cet état qui tenait à la fois de la colère et de l'hallucination, la misérable avait fait mine de vouloir s'élancer sur le remouleur.

Les mains en avant, les doigts crispés en manière de griffes, elle marchait sur Pierre, comme si elle eût eu l'intention de lui labourer le visage à coups d'ongles...

Mais instantanément, comme mue par une idée subite, elle se mit à grimper, en se tenant à la corde, les marches du petit escalier...

Pierre la suivait de l'œil.

Inquiet de ce qu'il soupçonna être l'intention de sa mère, il voulut se risquer à empêcher que la mendiante se livrât sur la jeune fille à quelque acte violent...

Et, s'avançant pour retenir la Frochard :

— La mère, fit il doucement, elle dort, bien sûr... faut la laisser se reposer...

La Frochard s'était retournée.

Et lançant à son fils un regard hideux de rage :

— Se reposer ?... Qué que tu dis-là, *feignant* ? J'veux pas qu'elle s'repose, puisqu'elle ne veut pas travailler...

Lançant un revers de bras à Pierre, elle l'écarta.

Alors, elle reprit la corde, et titubant, elle vint se dresser contre la porte du grenier...

En tâtonnant elle trouva la clef...

La porte s'ouvrit avec un craquement qui eût fait sursauter de terreur l'aveugle si la malheureuse n'eût été encore sous le coup de la syncope...

— Ah ! tu dors, s'écria la Frochard ;... j'vas te secouer l'édredon pour que t'aies plus chaud, la belle dorlotée ;

Et allant à la petite lucarne que recouvrait une croûte de neige gelée elle la souleva...

Une bise glacée siffla aussitôt dans le grenier...

Et par la porte restée ouverte, Pierre en éprouva un frisson...

Dans le taudis, la flamme fumeuse de la chandelle vacilla, projetant de sinistres lueurs...

La Frochard eut un ricanement féroce...

Elle avait maintenu, au moyen d'un morceau de bois, la lucarne entr'ouverte.

Et revenant vers Louise :

— « Si t'as trop chaud tout à l'heure, *l'ostinée*, t'appelleras, et alors nous verrons si t'es plus raisonnable... »

Mais en présence de l'immobilité que conservait ce corps que le vent glacial eût dû faire trembler, la mendiante eut un mouvement de stupeur...

— Est-ce qu'elle serait morte ? fit-elle en s'approchant de la jeune fille.

Elle se pencha et son haleine effleura les joues de Louise.

Elle écouta le bruit faible de la respiration et se relevant avec un cri de joie.

Elle vit !... s'exclama-t-elle.

Alors elle voulut jouir de l'impression qu'allait éprouver l'aveugle à son réveil...

Elle la secoua violemment.

Le corps de Louise demeura inerte sous les mains rudes de la mendiante.

Celle-ci s'acharna...

— Faut croire grommela la mégère, qu'elle est *évanouie*.

Appelant le rémouleur :

— Avance ici, *feignant*, s'écriat-elle...

Pierre arriva, ému, haletant la lumière à la main...

(A suivre).